

# Le reggae et le mythe

Comment une musique née dans les bas quartiers de Jamaïque est devenue phénomène planétaire

**BASS CULTURE**  
de Lloyd Bradley,  
traduit de l'anglais  
par Manuel Rabasse,  
Ed. Allia, 636 p., 23 €.

Trente ans après sa diffusion internationale, la musique jamaïquaine est souvent réduite à un genre (le reggae), une figure (Bob Marley) et une fumeuse spiritualité. Le premier mérite du livre du Britannique Lloyd Bradley, journaliste au *New Musical Express*, au *Guardian* et à *Mojo*, est de la restituer dans toute sa complexité et ses dimensions : musicale et économique, sociale et politique.

*Bass Culture* tente de répondre à la seule question qui vaille : comment cette musique, née dans les bas quartiers de la petite île caraïbe, a-t-elle pu conquérir le monde en s'identifiant à la cause des miséreux, et cela grâce à un riche producteur blanc, Chris Blackwell ? Pour cerner cette énigme, Lloyd Bradley n'a pas lésiné sur les moyens. En une vingtaine d'années, il a accumulé une documentation exhaustive, augmentée de témoignages recueillis sur place et non des moindres : ceux de

Prince Buster, Jimmy Cliff, Burning Spear, Horace Andy ou Bunny Lee.

Son récit foisonnant d'informations – mais écrit parfois dans un style relâché – navigue habilement entre Kingston et Londres, entre le taudis de Trench Town et la saga de la diaspora. Après un début éclairant qui permet de comprendre l'importance du sound system, soit deux platines et un micro. Une installation duale pour organiser des soirées dansantes en plein air mais aussi porter une parole protestataire face à la pauvreté.

## FASCINANTE MUTANTE

L'habileté du livre consiste à associer systématiquement histoires humaines et anecdotes à une présentation rigoureuse du contexte économique et social : l'exploitation de la bauxite, l'exode rural vers les bidonvilles de Kingston, l'émigration au Royaume-Uni et les tensions communautaires qui s'ensuivront. Lloyd Bradley n'hésite pas non plus à remonter, avant l'indépendance de 1962, à l'esclavagisme et au colonialisme. On apprend ainsi que la ganja fut à l'origine importée par les autorités britanni-

ques pour « maintenir les masses dans un état de pacification et d'anesthésie ».

Avec ce livre, la figure du rasta, souvent perçue aujourd'hui comme celle d'un « type cool qui fume des pétards toute la journée », ne prête plus à sourire – les pages sur la répression dont les porteurs de dreadlocks seront victimes, sont glaçantes, comme celles sur les exactions des *rude boys*, ces délinquants des bidonvilles. La curiosité mystico-exotique du rastafarisme – le mystère de la vénération du négus éthiopien par des Jamaïcains – prend tout son sens comme symbole de la conquête d'une identité sociale pour le prolétariat noir.

L'héroïne du livre reste évidemment la musique, cette fascinante mutante. Avec la découverte sur l'île du rhythm'n'blues des Noirs d'Amérique transformé en ska, « ce rhythm'n'blues renversé », qui déplace l'accent sur sur le deuxième et quatrième temps de la mesure. L'alanguissement du tempo pour le rock steady – autant pour soulager les danseurs que pour ne pas inciter les émeutiers. Et la nervosité retrouvée avec le reggae.

Ce vampire qui s'abreuve à tous les genres préexistants (en y ajoutant le mento) apparaît dans les premiers mois de 1968 pour devenir le symbole d'une « arrogance nationaliste ». Récupéré par Michael Manley, chef du People's National Party, il donne une visibilité à l'île grâce au label Trojan, qui inonde le marché britannique avec des artistes de l'immigration. Leurs disques se classent dans les hit-parades, la BBC les ignore.

Avec le film *The Harder They Come* (1972), le reggae devient phénomène planétaire. Il lui manque une icône, ce ne sera pas Jimmy Cliff, mais Bob Marley, dont Bradley relativise l'importance artistique : « Penser que durant son séjour au sommet l'acteur le plus fameux du reggae n'exerça pratiquement aucune influence sur le développement de la musique à son niveau le plus basique – c'est-à-dire les studios de Kingston – constitue une ironie d'apparence colossale. » Depuis sa mort en 1981, le reggae est entré dans une nouvelle phase, la moins palpitante de son histoire : il s'est dissous dans la culture pop.

B. Lt